



**Résumé :** *L'orthographe en Allemagne comme en France est à nouveau à l'ordre du jour entraînant inévitablement des retombées dans le secteur de l'enseignement du DAF (Deutsch als Fremdsprache) comme du FLE (Français Langue étrangère), en sachant que l'erreur des méthodes orthographiques actuelles c'est d'avoir importé des pratiques de la langue d'origine dans la langue seconde. Cette contribution se déploie à partir de deux articles du Monde, l'un portant sur la réforme de l'orthographe en Allemagne et l'autre sur le pendant du côté français. Les tiraillements se manifestent avec plus d'acuité pour ce dernier pays comme si la composante linguistique débordait vers une question de l'interculturalité. Ouvrir les compétences linguistiques à l'interculturalité, tel est l'objet de cet article, en choisissant un exemple concret, problématique, actuel : l'orthographe. Au lieu de rééditer la sempiternelle dictée, une organisation en terme de statistique et de perception intersubjective des deux systèmes graphiques permettrait de mettre au point une méthodologie se développant dans le cadre franco-allemand en comparant les paysages intersubjectifs des deux langues-cultures à partir de tableaux visuels de décodage de constances dans une décomposition du mot tel qu'il se présente sans passer par une énième réforme. Il s'agit d'un programme interculturel appliqué à une pédagogie interculturelle qui fait déboucher sur un mixte des dimensions linguistique et culturelle, en vue de plus d'intégration.*

**Mots-clés :** *Méthodologie interculturelle, l'interculturel franco-allemand, réforme de l'orthographe, orthographe*

**Abstract :** *In Germany as in France, spelling is once again in the spotlight, inevitably leading to effects on "DAF" or "FLE" teaching, in the knowledge that mistakes in current spelling systems lie in the importation of practices applied in the original language to the second language. This is explained in two articles in Le Monde, one concerning the reform of spelling in Germany and the other concerning the French side. Disagreement is more acute in France as if the linguistic component was developing into a question of interculturality.*

*Opening linguistic skills to interculturality is the subject of this article, with a concrete example, the current problem of spelling. Instead of repeating the eternal dictation, organisation in terms of statistics and intervisual perception of the two graphical systems should lead to the development of a methodology within a Franco-German framework, comparing the intervisual landscapes of the two languages and cultures: based on visual tables for decoding constancy in a breakdown of the word as it exists without going through yet another reform. This is an intercultural program applied to intercultural education, leading to a mixture of linguistic and cultural dimensions with the aim of increasing integration.*

**Key words :** *Intercultural methodology, franco-german interculturality, spelling system, reform of spelling*

## Introduction

Au lieu de simplifier les données culturelles afin de faciliter leur appréhension et leur maîtrise, l'interculturalité offre une piste en répondant d'une autre manière, c'est-à-dire en sollicitant une méthodologie nouvelle.

Deux articles du *Monde* vont démontrer ci-dessous que les réformes sur l'orthographe s'appliquent en Allemagne comme en France avec difficulté. En revanche, au lieu de diminuer la diversité du paysage interculturel orthographique franco-allemand, une méthodologie interculturelle permet de répondre dans d'autres termes. Mais, posons d'abord le problème.

Le journal *Le Monde* a fait paraître respectivement deux articles (11 mars et 4 mai 2006) sur l'orthographe concernant, du côté français, les conséquences professionnelles négatives liées à une maîtrise insuffisante des lois orthographiques françaises. Du côté allemand, un article, rédigé par le correspondant du journal à Berlin, expose les déboires d'une tentative de réforme de l'orthographe en RFA (A. Jacob, F. Amalou, 2006). Rapprocher ces deux données permet de travailler et de réfléchir dans l'interculturalité.

Si les deux articles concernent bien l'orthographe (grammaticale et d'usage), les manières d'informer le lecteur, de s'adresser à lui, sont extrêmement différentes. Ces divergences tiennent-elles aux différences de nature dans l'utilisation du système graphique latin ou aux réactions d'un lectorat face à l'interculturel (s'adresser à des Français sur un problème français ou s'adresser à des Français au sujet d'un problème linguistique allemand) ?

## « Règle » ou « faute » ?

Malgré les grands changements de comportements sociétaux, allant dans le sens d'une plus grande tolérance, face à des mots écrits d'une manière erronée, le journaliste du *Monde* utilise une bonne dizaine de fois le mot « faute » concernant les manquements orthographiques en français. Il lui substitue plus rarement le vocable « erreur » ou « défaillance ». Le FLE a eu lui aussi recours à ce qu'il appelle « la pédagogie de la faute ». Dans l'article portant sur l'Allemagne, c'est le mot « règle » qui est, de préférence, employé et répété. Malgré des problèmes différents dans les deux pays, pour la mise en œuvre réelle des réformes (centralisme/fédéralisme), l'objectif linguistique visé est bien le même : il serait bon, au XXI<sup>e</sup> siècle, de faire correspondre davantage la langue écrite à la langue orale prononcée, ou du moins, de s'en rapprocher comme l'a fait par exemple l'écriture latine turque.

Pourquoi par exemple tant d'écarts, du côté français, entre le nombre de phonèmes à l'oral et le nombre de graphèmes nécessaires à leur transcription ? Pourquoi toutes ces multiplications de majuscules du côté allemand<sup>1</sup> ? La tendance des linguistes et des édiles, dans leur rapport à l'écriture en général, est symétrique et pose comme présupposé qu'une distorsion existe entre l'oral d'une langue moderne et son écriture trop complexifiée. Cela serait inadmissible dans la société actuelle interculturelle et dans l'enseignement du FLE. Cet état de fait serait donc la manifestation d'un archaïsme duquel il faudrait sortir par la voie de la simplification qui rime avec mondialisation. Pourtant – *vox populi vox dei* – les réformes, de part et d'autre du Rhin, n'arrivent jamais à terme et sont même la cause d'attitudes divergentes (selon les *Länder*) ou plus radicalement de contestations. Ces réformes ne trouvent ni leur aboutissement, ni leur application au niveau national de part et d'autre.

Curieusement, dans la graphie allemande, la coupure des mots en fin de ligne se rapproche, dans la réforme, des méthodes françaises : on ne coupe plus « Ka/sten » mais « Kas/ten » comme on le ferait en France<sup>2</sup> où la syllabe à l'écrit se définit différemment de l'oral (passer : pa/sser et à l'écrit pas/ser).

## Réforme de l'orthographe

Par ailleurs, il n'a jamais existé de consensus sur une réforme de l'orthographe d'usage en France. Nina Catach (2003)<sup>3</sup> attribuait ces échecs à l'attachement excessif au passé et à la tradition ou à la prédominance d'un intérêt pour la littérature qui conduisait les publics cultivés à négliger les avancées de la linguistique générale et structurale... Elle définit l'écriture comme un code (parmi d'autres) qui dispose de graphèmes censés transcrire le plus correctement possible des phonèmes, d'une manière de plus en plus fonctionnelle et qui reste à parfaire.

De son côté, André Chervel (2008 : 57) plaide pour une simplification, non plus en fonction de théorie linguistique structuraliste mais d'un point de vue sociologique pour que l'orthographe d'usage « ne devienne pas l'apanage d'une classe cultivée » car « il faut réformer pour pouvoir enseigner ». Selon lui, l'orthographe non réformée encourage une pratique d'élite et du même coup suscite un handicap social pour ceux qui ne la maîtrisent pas.

Pourtant, tous les publics confondus des deux pays ont une représentation plus prestigieuse de l'écriture que les linguistes ; représentation née d'un respect appuyé pour la mémoire écrite de la langue de communication et de culture. Tous, écrivains, enseignants, étudiants, juristes, éditeurs, administrateurs sont conscients d'une représentation intervisuelle plus complexe de leur langue écrite. Il existerait donc, linguistiquement et culturellement, un attachement certain à l'ordonnancement visuel de la langue écrite entraînant en France, comme en Allemagne, une pléthore de contraintes au-delà d'un pur principe de fonctionnalité. Les réformes sont ressenties, en conséquence, par le public des deux pays, comme un manque, une perte de la diversité et des repères culturels visuels.

Parallèlement les mails s'émaillent, sans scrupules, de fautes de toutes sortes ; les SMS s'improvisent dans l'euphorie du moment. Pourtant, les comportements d'auto-vigilance se remettent en place dès que l'on revient au support papier. La langue peut s'habiller diversement ! Cependant les manuels actuels de FLE et de DAF n'en tiennent aucun compte.

Un système graphique se comprend comme une spécificité complexe qui va au-delà de la querelle entre les Anciens et les Modernes, puisque des pratiques nouvelles ont pu surgir (mails) sans détruire, pour autant, les autres genres existants, administratifs et institutionnels : lettres, rapports de conseils d'administration, thèses, notes de synthèse. Si le style a pu se simplifier, il n'en a pas été de même de l'orthographe. Il existe des résistances qui touchent aux valeurs intrinsèques liées aux représentations visuelles de deux langues-cultures.

## **La réforme dans *Le Monde***

L'analyse de ces deux articles permet de poursuivre la réflexion en direction de la langue écrite, avec le souci d'un apprentissage interculturel qui apparaîtrait comme une expression identitaire forte. L'acquisition de l'écriture en classe est, certes, autoritaire et fait que l'individu se contraint à une auto-vigilance. Les non-observances orthographiques se métamorphosent en jugements de valeur sur l'autre, pouvant même aller, selon le journaliste du *Monde*, jusqu'à provoquer « un handicap pour faire carrière »<sup>4</sup>. Pousser à sa limite la chasse à la faute peut devenir une « arme » culturelle « redoutable, de plus en plus utilisée pour déstabiliser les personnes ». Ceci est tout particulièrement valable dans les milieux professionnels et culturels en France, ce dont l'un des articles se fait l'écho.

Voyons maintenant en quels termes l'orthographe est abordée pour tenir un discours interculturel actuel. Le listage lié à l'analyse est aisé. Les métaphores qui parsèment les textes des journalistes sont également différentes pour le français et l'allemand. L'article français est plus violent et s'exprime en termes de « béquilles » (au sujet des correcteurs automatiques des ordinateurs très imparfaits) en allant jusqu'à utiliser le champ lexical de « l'arme » ou encore de « fléau » national qui cherche, tous azimuts, « une planche de salut ». Le mot « faute », réapparaît en priorité et engendre donc des retombées considérables sur le plan idéologique englobant toute la langue. Le Français est « fautif » et l'Allemand lui, se doit de savoir appliquer des « règles », des normes fixes<sup>5</sup>.

Lors de sa rédaction sur l'orthographe allemande, le journaliste, lui-même bi-culturel (résident à Berlin), songe d'abord au lectorat français et joue sur des métaphores usées et stéréotypées autour du sempiternel réservoir des conflits passés entre les deux pays. Sa pensée est teintée du fait que les Français peuvent encore être sensibles au souvenir des guerres, en utilisant des syntagmes tels que : « cessez le feu », « conflit », « trêve », « l'heure du compromis ». Dans un ordre plus pacifique, il s'oriente ensuite vers un registre culturel : « la langue de Goethe » et la langue de « grand-mère ». Autant de confort de lecture pour un lecteur français qui découvre, médusé, que l'Allemand rencontre lui-aussi des problèmes liés à sa propre orthographe. Ce lecteur français pensait jusque là que seule l'orthographe française était légendairement difficile, pouvait « chinoiser »... L'allemand poserait donc aussi des problèmes à l'écrit !

De plus, le journaliste souligne que la réforme allemande agit avec « lourdeur », ce qui s'avère être un stéréotype concernant les Allemands. Ces derniers résolvent leurs problèmes par une « montagne » de réformes, autre stéréotype attendu du même acabit. Le goût du détail chez les Allemands est bien connu : les règles de placement de virgules comprendraient « 57 cas », selon ce même journaliste...

Il s'agit là encore de quelques expressions toutes faites censées rassurer le lecteur français. Cette fois-ci, l'expression journalistique porte sur la capacité organisationnelle des Allemands. L'article le traduit comme suit : les Allemands espèrent « sortir de l'impasse », et veulent bien « couper la poire en deux ».

Le journaliste – y compris celui du *Monde* – se croit donc obligé de rééditer, en filigrane, l'histoire des guerres entre la France et l'Allemagne laquelle, à l'heure actuelle, cherche plutôt des compromis dans un pays fédéral donc en rien comparable à la situation de la France centralisée. Ce dernier facteur ne facilitant pas pour autant les applications des réformes portant sur l'orthographe française... Le seul étonnement réside dans le fait que les Allemands peuvent connaître des difficultés similaires à celles de la France.

Répetons qu'il est de bon ton d'aller vers une simplification rationnelle, une harmonisation, en laissant tomber toutes les scories, bizarreries, exceptions.

Néanmoins, obtenir un consensus à ce niveau a toujours fait l'objet d'une résistance. La volonté d'une simplification outrancière est maintenant remplacée par une organisation de stages appropriés bien énumérés dans l'article du *Monde* : « révision », « rattrapage », « formation », « coach en orthographe ».

Le Français comme l'Allemand tient à son orthographe comme à une appartenance culturelle globale. Si le même alphabet latin est utilisé, les systèmes graphiques des deux langues, la manière de l'assimiler ne peuvent être que différentes, non seulement parce que la langue est autre, mais aussi parce qu'en écrivant, un aménagement visuel convenant à la culture de rattachement, à ses repérages, ses représentations visuelles, a progressivement été mis au point dans l'histoire culturelle, jusqu'à l'aboutissement complexe que nous obtenons aujourd'hui dans le temps présent. On peut aisément remarquer les « ck et « w » si fréquents en allemand mais rares en français. Détruire une architecture patiemment élaborée au fil du temps entraîne des répercussions à de multiples niveaux qui dépassent de loin les théories linguistiques et le monde scolaire. Ce sont toutes les références culturelles visuelles qui seraient touchées. Il est préférable d'apprendre à développer une perception visuelle.

La tendance à la simplification fonctionnelle, les difficultés rencontrées, les convergences de part et d'autre auraient pu faire comprendre que le problème réside bien plus dans la conception du projet de réforme que dans les déplorations sur les démêlés du champ de la réalité. Certaines propositions de réformes ou de commissions permanentes s'éternisent sans avancer. Rien pour autant n'a bougé dans les orientations de base des projets ministériels qui continuent de viser la simplification. Tout le monde en France continue d'écrire « août » et non pas « aout » pourtant autorisé depuis 1990. La volonté d'atteindre un code proche du signal<sup>6</sup> reste stable. Les fondements, le type de projet ne sont jamais remis en cause ni améliorés. Les hypothèses basées sur le fonctionnel, entraînant beaucoup de simplifications restent le langage de la vérité scientifique.

L'écriture ne peut cependant pas se simplifier à outrance. Sa nature de scripturalité se doit de resurgir d'une manière ou d'une autre : par le choix de l'outil, par le dessin, par le rythme du tracé, par le choix de la police de caractère, par la maîtrise de l'espace. Il n'est en aucun cas possible d'ignorer que l'on fait intervenir avec le passage à l'écrit une autre dimension, à savoir une dimension spatiale qui dépasse totalement celles de la voix. Le phonème subit une spatialisation inévitable ! L'étudiant ignore aussi que son cahier, sa manière de le manipuler est déjà un savoir-faire compliqué hérité d'un lointain passé culturel européen.

## **Méthodologie pour l'apprentissage de l'orthographe**

Si toutes les réformes concernant l'orthographe *grammaticale* sont bien tolérées, toutes les autres manifestations d'*usage* (ponctuation, redoublement des groupes

consonnes en début ou en fin de mot, mots composés, proximités) ne sont pas acceptées par le public. Or, les spécificités de l'écriture procèdent seulement d'une autre nature (scripturalité) que l'on voudrait gommer, brider pour mieux la soumettre au codage pur et simple du son. Mais la dimension du support (le papier et non plus la voix) réapparaîtra toujours, d'une manière ou d'une autre : qualité du papier, spécificité des caractères (police de caractères), taille des lettres, traitement de texte et imprimante, syntaxe, style d'un écrivain. Rien ne demeure bien longtemps simple chez l'humain arrivant à un âge canonique de son existence culturelle et maintenant interculturelle sur la terre.

Dans ces conditions, acceptons donc d'emblée que les substantifs allemands se présentent systématiquement avec des majuscules et que les finales des mots français présentent un tâtonnement, voire un déchiffrement toujours hasardeux malgré la dominante normative du « e » muet.

Approcher d'une autre manière le mot comme une sorte d'architecture visuelle semi-régulière, comparable à des plans de villes possédant des constantes interculturelles d'une manière sous-jacente (l'église, le pont, la gare, la grande place, le fleuve etc.), transformerait complètement la transmission de l'écriture. D'un autre point de vue, écrire des dictées en classe permet bien sûr de contrôler le groupe, de le mettre au pas, d'avoir le temps de créer une cohésion. Les conditions l'exigeaient peut-être au siècle dernier. Le mot « dictée » vient de « dictare », mot qui présente une certaine autorité et engendre inévitablement la violence. En tout cas, il ne correspond absolument plus au style de vie interculturelle du XXI<sup>e</sup> siècle.

La déception, c'est qu'à l'ère de l'interculturalité et des nouvelles technologies, rien ne change non plus dans l'organisation des exercices ni dans l'expression des mentalités. Pourtant, à l'aide de cet outil performant et par une nouvelle pratique, tout pourrait changer ! Quand je corrige un texte sur l'ordinateur, je ne cherche plus un mot bien coupé en un nombre fixe de syllabes, je n'efface plus le mot en fonction de l'épellation. Je conserve, sur l'écran, ce qui est déjà correct et j'assemble. Cette tendance si simple pourrait, en se généralisant, aider à changer la perception du lexique afin d'obtenir du mot une représentation nouvelle, issue de l'outil actuel. L'ordinateur permet, à tout moment, de corriger une erreur et d'insérer une modification, en rectifiant partiellement après appréciation visuelle sur l'écran. Le mot redeviendrait donc un assemblage de graphèmes en distribution de voyelles et de consonnes possédant des lois de semi-régularités, dans un ordonnancement comportant sa propre logique interne à expliciter, une sorte de paysage scriptural familier.

Le déplacement de problématique consiste à extraire ces lois visuelles et à les utiliser dans un parcours heuristique plutôt que de recréer un nouveau sabir sténographique, langage morse, réduit au ludisme à court terme. En considérant l'écriture dans sa scripturalité intrinsèque un autre aspect se fera jour. Si je tape

« fonctionnel » au lieu de « fonctionnaire », je n'efface que la fin nécessaire. Un tel acte change mon rapport de représentation au monème qu'il s'agisse du français ou de l'allemand.

Avancer un tel programme engendrerait un projet associant recherche, renouvellement et technologie (l'informatique pourrait calculer rapidement les rendements de groupement entre les redoublements de consonnes pour le français par exemple). Tous les secteurs réagiraient ensemble (recherche, école, technologie).

En revanche, vouloir simplifier le plus possible conduirait à un appauvrissement culturel qui n'est jamais la solution : maisons grises et non plus peintes (Alsace), n'est-ce pas « mettre un bonnet » gris « au dictionnaire » ? Ce sont des comportements purement robotisés que les réformes ont longtemps proposé. La méthodologie interculturelle visuelle permet d'aller au-delà et de refondre le problème.

Si l'article traitant le côté allemand réédite, d'une manière sous-jacente, les anciens stéréotypes, les poncifs élimés, l'autre article concernant le français essaie de se déployer en reportant le contexte scolaire en direction de la vie active professionnelle. D'une part, le lecteur se trouve dans une salle de classe qui intègre les écrivains (Goethe et Günther Grass), d'autre part, nous sommes dans des bureaux où l'écriture est un sujet de travail quotidien qui se propulse « à la vitesse de l'éclair ». Il est vrai qu'un problème de passage à l'expression écrite existe, il ne suinte plus du système scolaire mais du nouvel ennemi, l'anglais (et non plus l'allemand !) : « L'anglais est désormais utilisé comme langue unique dans la majorité des documents financiers et juridiques rédigés pour le compte de grandes entreprises par les banquiers d'affaires et juristes » (article de Florence Amalou). La langue anglaise, sous l'influence de l'Europe, s'infiltré jusque dans l'administration et les services des ministères français.

## Conclusions

Le rapport au mot et à tout le lexique n'a-t-il pas évolué depuis le développement des nouvelles technologies et sous l'influence de l'interculturalité ? Le lexique, y compris compliqué, se présente à l'utilisateur par le relais du correcteur orthographique et grammatical, mais aussi par une perception qui n'est plus obligatoirement syllabique. Du mot écrit, la première fois sur écran n'est changée que la partie posant problème (en cas d'erreur) ce qui ne correspond ni à un décryptage en phonèmes, ni à une règle intériorisée lors de l'apprentissage scolaire comme cela a déjà été énoncé ci-dessus. Le mot est, dans tous les cas, perçu comme une sorte d'architecture présentant un ordonnancement certain avec lequel on a à se familiariser, ceci en rapport avec chaque langue d'origine comme



langue-culture d'appartenance et d'identité. Cette méthodologie interculturelle pourrait être appliquée immédiatement.

C'est la conception du méthodologue qui pourrait changer, la manière d'appréhender les problèmes linguistiques et interculturels et non la langue qui s'est stabilisée dans un état  $x$  donné, à un moment  $x'$  de l'histoire culturelle. Le mot, son image culturelle poststructurale et tout l'ensemble du lexique concernant l'orthographe d'usage ne peut faire l'objet de négociations comme un vulgaire code de la route.

Les deux articles soumis à l'analyse se révèlent être plus que des témoins, des preuves que les réformes orthographiques ne peuvent aller dans le sens unique de la simplification, mais plutôt d'une ouverture interculturelle. Les réformes devraient prendre en compte des facteurs culturels tels que l'introduction des nouvelles technologies, l'évolution de l'école, une organisation spécifique. Les nombreuses expériences menées entre 1990 et 2008, tant en France qu'en Allemagne, centrées sur une meilleure rentabilité de l'écriture, s'avèrent totalement inefficaces. L'informatique combinée à l'interculturel ouvre une nouvelle voie à emprunter. Mais pour ce faire, le monème devrait se réanalyser différemment, comme un ajustement de graphèmes construisant une architecture visuelle sur l'écran possédant ses constantes, ses habitus, ses élections. Le moment est désormais venu de modifier l'approche de l'orthographe d'usage en recourant aux ressources de l'informatique capable d'introduire une reconnaissance intervisuelle, sûre. Interroger le lexème en termes de constantes de formes, par groupes de deux, trois ou quatre voyelles ou consonnes (redoublement ou pas du « t » en finale, redoublement du « p » ou pas, à l'initiale) est maintenant possible en vue d'obtenir des pourcentages fiables de 20%, 40% ou 70%, de manière à fixer la perception intervisuelle du système dans des exercices de référence, à l'école, qui ne sauraient plus être le recours à la dictée ayant largement fait son temps !

Démarrer un programme intervisuel entre l'orthographe de l'allemand et du français, avec des outils statistiques actuels, s'avère d'ores et déjà applicable à condition de respecter quelques principes interculturels que le rappel de travaux antérieurs (Rittau, 2006 et 2003) confirment : introduire une nouvelle attitude dans la classe, aller vers la création d'un mixte, d'une bigarrure, affronter le complexe et l'hétérogène sans les réduire, introduire une perception interculturelle en trouvant les moyens de la solliciter.

## Notes

<sup>1</sup> Pour l'allemand se pose aussi le problème des ligatures (Zemb, 2006).

<sup>2</sup> Cf. le site de l'*Institut für Deutsche Sprache* (IDS, Université Mannheim) : [www.ids-mannheim.de](http://www.ids-mannheim.de).

<sup>3</sup> Quand on lit en détail les démêlés de l'histoire de l'orthographe française, il est compréhensible d'y lire autant les efforts des linguistes que l'imprégnation des tendances d'une société. La question est très complexe. Les dernières rectifications de l'orthographe française datent de 1990 (Journal officiel). Les dictionnaires Larousse et Robert ont enregistré les nouvelles graphies à titre de variantes.

<sup>4</sup> Reprise du titre : « Les fautes d'orthographe deviennent un handicap pour faire carrière ».

<sup>5</sup> Par exemple pour l'écriture des mots d'origine étrangère tel « nécessaire » devient « nessesär » écrit selon les normes allemandes. Ou encore « heute morgen » devient « heute Morgen » pour conserver la majuscule comme un des traits pertinents de l'écrit allemand.

<sup>6</sup> « Signal » en linguistique signifie un signe sans ambiguïté d'aucune sorte.

## Bibliographie :

Amalou F. 2006. «Les fautes d'orthographe deviennent un handicap pour faire carrière». In *Le Monde*, 4 mai.

Catach, N. 2003. *L'orthographe*. Paris : Puf.

Chervel, A. 2008. *L'orthographe en crise à l'école. Et si l'histoire montrait le chemin ?* Paris : Retz.

Chervel, A. 2006. *Histoire de l'enseignement du français du XVIIe au XXe siècle*. Paris : Retz.

Harth, H. et al. 2005. *Identität und Diversität, Eine interdisziplinäre Bilanz der Interkulturalitätsforschung in Deutschland und Frankreich*. Berlin : Avinus.

Jacob A. 2006. «Trêve dans la guerre de l'orthographe allemande». In *Le Monde*, 11 mars.

Lüsebrink, H-J. 2005. *Interkulturelle Kommunikation, Interaktion, Fremdwahrnehmung, Kulturtransfer*. Stuttgart : Metzler.

Rafoni, B. 2003. « La recherche interculturelle. Etats des lieux en France ». In : *Questions de communications*. n° 4. P. 13-26.

Rittau, A. 2006. « Penser la recherche interculturelle franco-allemande : entre visée présente et tendance communicative ». In : Rittau, A. *Traversées culturelles franco-allemandes*. Paris : L'Harmattan, 2006. P. 14-63.

Rittau, A. 2006. « Activer l'interculturel franco-allemand ». In : *Lendemain*. n° 122/123. P. 201-235.

Rittau, A. 2003. *Interaction Allemagne-France, les habitudes culturelles d'aujourd'hui en questions*. Paris : L'Harmattan.

Sméralda, J. 2005. « L'enseignement et la recherche interculturelle. Essai d'approche comparée France-Allemagne ». In : *Revue d'Allemagne*. n° 3. P. 313-329.

Traverso, V. 2006. « Repères pour la comparaison d'interactions dans une perspective interculturelle ». In : *Les Carnets du Cediscor*. 9. P. 39-55.

Vatter, C. 2003. « La recherche interculturelle. Etats des lieux en Allemagne ». In : *Questions de communications*. n° 4, P. 27-42.

Zemb, J-M. 2001. « Observations sur le réaménagement de l'orthographe en France et en Allemagne ». Conférence publique au Palais de l'Institut.

Zemb, J-M. 2006. « Festhalten vs. Zusammenschreiben, la polysémie de la ligature ». In : *Etudes germaniques*. 61. P. 243-260.